

Vendre sa vie

Les Marchands

Josianne Desloges

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desloges, J. (2009). Compte rendu de [Vendre sa vie / *Les Marchands*]. *Jeu*, (133), 156–157.



Les Marchands

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **JOËL POMMERAT**

SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRE **ÉRIC SOYER** / ASSISTANT À LA LUMIÈRE **JEAN-GABRIEL VALOT**

COSTUMES **ISABELLE DEFFIN** / IMPLANTATION SONORE ET RÉALISATION DE L'ÉCRITURE SONORE **FRANÇOIS LEYMARIE**

AVEC **SAADIA BENTAÏEB** (L'AMIE), **AGNÈS BERTHON** (LA FEMME, LA NARRATRICE), **LIONEL CODINO** (LE GRAND FILS),

ERIC FORTERRE (UN POLITICIEN), **MURIELLE MARTINELLI** (L'ENFANT), **RUTH OLAIZOLA** (LA JEUNE FEMME TIMIDE, LA MÈRE), **JEAN-CLAUDE PERRIN** (L'ONCLE, LE PÈRE) ET **MARIE PIEMONTESE** (LA SŒUR, LA PROSTITUÉE).

PRODUCTION DE LA **COMPAGNIE LOUIS BROUILLARD** (PARIS),

PRÉSENTÉE LES 10, 11, 12 ET 13 JUIN 2009 AU THÉÂTRE DE LA BORDÉE.

JOSIANNE DESLOGES VENDRE SA VIE

L'univers singulier et glauque de Joël Pommerat¹ était présenté pour la première fois à Québec, à l'occasion du 10^e Carrefour. *Les Marchands*, le dernier volet de son triptyque sur le pouvoir, ceux qui l'exercent et ceux qui le subissent, amorcé avec *Au monde* (2004) et *D'une seule main* (2005), est le cri muet et insoutenable d'une société où le travail est la valeur absolue.

Il s'agit d'un quasi-monologue en quarante séquences, séparées par des noirs complets. La voix d'Agnès Berthon est posée, presque neutre ; d'entrée de jeu, elle nous annonce un récit défaillant : un vague souvenir, qui flirte avec l'illusion. Les conversations, sur scène, sont presque inaudibles, brouillées par une mémoire défaillante, alors on s'accroche aux mots de la femme, mûrement réfléchis pour rendre compte de l'inexplicable. Mais, très tôt, on constate que les images construites sur le plateau révèlent d'autres facettes de l'histoire : le contraste crée un effet de distanciation qui se combine à l'expérience sensible, un effet d'étrangeté hypnotique et savamment entretenu par la création totale et forte qui nous est livrée.

L'Amie de la narratrice est sans travail et vit dans un grand appartement vide au vingt et unième étage d'une tour, subissant une « misère d'un autre temps, dans un décor très moderne », selon la narratrice. L'Amie s'évade de ses soucis financiers, de son inutilité, en communiquant avec ses parents morts. La narratrice, comme tant d'autres, vend sa force de travail, sa santé et sa vie, en fabriquant des armes à l'usine Norscilor. Lorsque celle-ci ferme, l'Amie tue son fils de 9 ans, convaincue que le sacrifice d'un innocent redonnera leur emploi aux ouvriers. L'impensable se produit : l'attention médiatique qu'attire le drame fait rouvrir l'usine.

Huit comédiens interprètent les dix-huit personnages de cette petite communauté. Ouvrier, militaire, prostituée, famille, enfant... L'irrégularité des corps et les facultés insolites – Ruth Olaizola est saisissante lorsqu'elle s'extrait tout entière d'un téléviseur – frappent tout de suite. À plusieurs occasions, les personnages demeurent immobiles pendant de longues séquences, comme suspendus au bord du sommeil ou au bord du monde. Agnès Berthon doit composer avec le handicap dégénératif de son personnage, et elle le fait avec une force et une mesure irréprochables. Plus le récit avance, plus le corps de l'ouvrière la

1. Voir l'article de Marion Boudier et Guillaume Pisani, « Joël Pommerat : une démarche qui fait œuvre », dans *Jeu* 127, 2008.2, p. 150-157. NDLR.



Les Marchands de Joël Pommerat (Compagnie Louis Brouillard), présentés au Carrefour 2009. © Élisabeth Carecchio.

lâche, usé à force de répéter les mêmes mouvements ; elle est prise de crises de convulsions et doit porter un corset contraignant pour permettre à son dos de supporter son poids. La remarquable précision des gestes et des expressions des interprètes, ainsi que la fluidité et la rapidité des changements de scène nous donnent l'impression d'être devant un film minutieusement monté. Mais voilà, nous sommes au théâtre, et c'est là tout le génie de l'équipe de Joël Pommerat : donner au théâtre une aura d'impossible et de cruelle extase qui nous fait renouer avec le véritable sens de cet art.

Tout, scénographie, environnement sonore, lumière, est digne d'un travail d'orfèvre. Les spectateurs sont placés devant une boîte noire que l'éclairage modifie de façon draconienne, selon

que l'on soit à l'usine, dans l'appartement de la Femme ou dans celui de l'Amie. Au fond, il y a un rideau blanc, violemment éclairé ou translucide, et des panneaux gris foncé, structurés par des bandes lumineuses variables. Les personnages sont des silhouettes ou ont le visage caché par l'éclairage à contre-jour : ils font figure de fantômes dans cette ambiance onirique et troublante. Le son également est fortement contrasté, des chansonnettes populaires répondent aux bruits d'usine, aux vrombissements d'avions et aux profonds silences. On joue sur les voix enregistrées et en direct.

Tout est là pour accrocher les sens du spectateur, et le faire douter de ses propres perceptions. *Les Marchands* imprègnent et marquent pour longtemps. ■